ALBERT PARAZ et CELINE

J'ai connu Céline en 1934, dans un bistrot rue Lepic. On s'est tout de suite tutoyés avec la même cordialité et le même abandon que maintenant. Il anticipait avec une simplicité d'extra-lucide quinze ans d'amitié, je précise qu'il n'avait pas été question de présentations, il me prenait pour un client quelconque qui vient boire son café en vitesse. Plus tard, je lui ai donné le manuscrit de *Bitru*, il l'a lu et m'a dit : *" Va voir le père Denoël, c'est un Belge ! ".*

Il me disait c'est un Belge comme il eût dit c'est un faible, ou un demi-fou, ou un faisan, ou un pigeon, quelque chose de tout à fait morphologique et déterminé mais va savoir en quoi ? C'est un des mots de Céline les plus hermétiques, que j'ai pas encore élucidé, mais qui, nonobstant, m'a rendu d'énormes services. Un maître mot, un mot magique : quand j'avais des discussions avec Denoël je me disais : t'en fais pas, c'est un Belge !

(Albert Paraz, Le Gala des vaches, 1948).

PARCOURS

Né à Constantine le 10 décembre 1889 (d'où son attachement à l'Algérie), son père est gendarme. A bien connu, dans son enfance, un autre fils de gendarme : Alphonse Juin, futur maréchal qui préfacera en 1953 son livre *L'Adorable métisse*.

A partir de 1906, adolescence et jeunesse à Paris. Fait des études pour être ingénieur chimiste. A connu Frédéric Joliot Curie...

Après 1918 entame une vie de bohème. Marié puis divorcé. Fréquente les milieux anars et rencontre Céline chez Denoël en 1934, se lie d'amitié et entretient avec lui une correspondance fournie, en partie publiée par la suite. Céline le recommande à son éditeur, Robert Denoël, qui publie ses premiers ouvrages. *Bitru* en 1936 et *Les Repues franches* en 1937.

En 1939, il est mobilisé dans une unité de recherche nucléaire dans un centre situé en Algérie (Béni Ounif, Sud Oranais). Afin de déjouer l'espionnage italo-allemand, le centre est camouflé en centre de recherche sur les gaz de combat. Au cours d'une opération de manipulation de gaz, Albert Paraz est intoxiqué, de sorte qu'il dira plus tard avoir été le seul gazé de la Seconde Guerre mondiale. Gravement atteint aux poumons, il passera le reste de sa vie en milieu hospitalier ou para-hospitalier, notamment à Vence. Il racontera son histoire dans *Le lac des songes* (1945).

1940-1944 : s'installe à Monte Carlo. En 1941 publie *Le roi tout nu* (Denoël) qui obtient le prix Marcellin Cazes.

De 1944 à 1950 essaie divers " sanas " dans la région parisienne, puis à Vence où il se fixe à partir de mars 48. Ecrit et publie des romans : *Remous* (1947) et *Vertiges* (1948). Correspond avec Céline. En 1948 il sort *Le Gala des vaches*, complété par des lettres de Céline. Paraz est désormais " brûlé ".

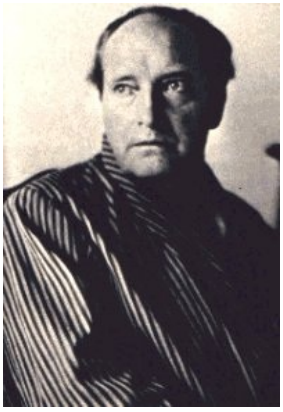
1950 : *Valsez saucisses* (suite du *Gala*, avec d'autres lettres de Céline), et une préface au *Mensonge d'Ulysse* de Paul Rassinier. Ce qui n'arrange rien...

1951 : collabore à *Rivarol* où il signe chaque semaine (jusqu'à sa mort) une truculente rubrique radio qui entraînera de nombreux procès. Ecrit aussi dans *Défense de l'homme* (libertaire), dans *Europe-Amérique* (non-conformiste belge), dans *C'est à dire* (réactionnaire). Correspond beaucoup.

1952-1956 : se lance dans une série érotico-policière *Une fille du tonnerre, Petrouchka, Villa Grand siècle* et *Schproum à Casa*. Entame aussi un cycle africain *L'Adorable métisse* et *Sainte-Marie de la Forêt*.

1957 : malgré un état de santé qui s'aggrave, vient à Paris au printemps et en août. Pour des procès et pour rencontrer Céline à Meudon.

Le 2 septembre 1957 : meurt brutalement à Vence.
1958 : publication d'une œuvre posthume *Le Menuet du Haricot*.

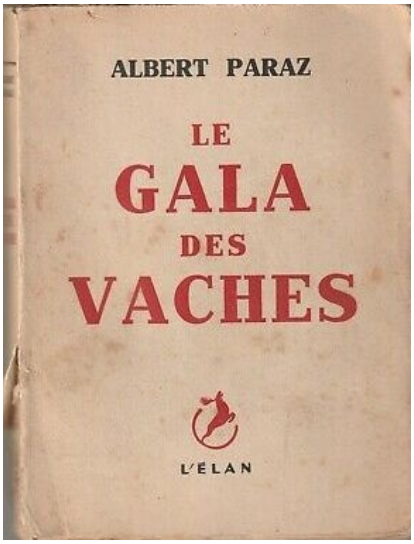


TEL QU'IL EST

Il me semble que je vois Céline tel qu'il est, l'homme montagne, l'auteur géant du *Voyage*, de *Mort à crédit*, de *Guignol's band*.

C'est ainsi que je pense à lui, c'est à ces énormes créations d'envergure rabelaisienne, cette puissance démesurée, ce don de déchaîner le rire, de créer des types, ne disons pas encore immortels, mais qui vivent dans la mémoire depuis 1934, après tout ce qui nous a défilé sous les yeux et sur la tête.

Albert PARAZ
(Le Gala des vaches, 1948)



Le Gala des vaches

Affirmation parazienne

1947. La France n'en finit pas de gratter ses plaies. Elle se livre aux délices de l'épuration avec une sauvagerie qui n'exclut pas le raffinement. La chasse aux sorcières est devenue le sport national. Le Comité national des écrivains, CNE (*" ces haineux "*, comme l'écrit Paraz), a dressé sa liste noire, interdisant de publication Giono, Montherlant, Drieu, Maurras, Jouhandeau, Guitry et quelques autres qui n'ont en commun que leur talent. Raison suffisante pour les désigner à la vindicte.

Parmi eux, au premier rang, Céline. On s'en serait douté. Depuis mars 45, il croupit au Danemark. Pensant y récupérer son or, il y a trouvé d'abord " la paille humide des cachots ", puis les inconforts et les vicissitudes de l'exil. Depuis Korsor où il attend son procès, il tente de mobiliser pour sa défense la poignée des amis qu'il lui reste, gémissant, vociférant, égrenant sans relâche, au fil des lettres qu'il leur fait parvenir, sarcasmes, malédictions et jérémiades.

Albert Paraz est un de ses correspondants. Et même le correspondant privilégié. Ils se sont connus vers 1934, chez Denoël, sans qu'une réelle intimité naisse de leurs rares rencontres ultérieures. Une estime réciproque sans doute. Mais doublée chez l'un d'une admiration sans bornes, d'une commisération amusée chez l'autre. Ne nous laissons pas abuser : même si le ton de leurs échanges épistolaires la travestit, laissant supposer une longue familiarité, telle est bien la réalité de leurs relations.

Du reste, la situation de Paraz n'est guère plus enviable que celle de Céline. Au début de l'année 47, un pneumothorax spontané l'a conduit à l'Hôtel-Dieu où il séjournera jusqu'en mai avant d'entamer un calvaire jalonné de sanas, d'hôpitaux, de maisons de repos. Une interminable réclusion. Il vient de terminer *Remous*, un roman dont il espère monts et merveilles, songe déjà à lui donner une suite.

C'est à l'Hôtel-Dieu qu'il entame ce qui deviendra *Le Gala des vaches*. Un journal, d'abord. La chronique hilarante de la vie quotidienne à l'hôpital, nourrie d'anecdotes, de réflexions. Gaudriole et cocasserie. Le regard acéré, sans complaisance, d'un malade à l'esprit mal tourné pour qui la dérision est une

catharsis.

Jacques Aboucaya

La première lettre de Céline lui parvient le 1er juin alors que, chassé de l'Hôtel-Dieu, il vient d'échouer à La Vallée aux Loups. Elle va infléchir le cours du *Gala*. Le journal se mue en tribune. Conçue désormais comme une machine de guerre, la chronique tourne au plaidoyer vibrant pour l'exilé. Voire au réquisitoire et, bientôt au pamphlet.

Chacune des lettres reçues suscite gloses et commentaires. Ainsi s'échafaude une défense et illustration de Céline dont Paraz se fait le héraut.

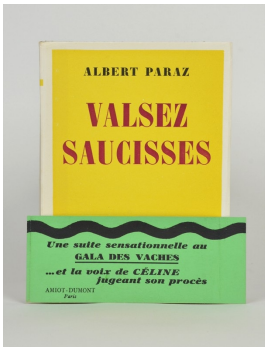
(Jacques Aboucaya, Préface, Ed. L'Age d'Homme, Au cœur du monde, 2003).

Albert Paraz, l'homme-orchestre

Albert Paraz est un personnage curieux, étonnant et mal connu ; ingénieur, homme d'affaires en banqueroute, anarchiste, militaire réformé, tuberculeux, peintre, scénariste, chroniqueur et écrivain ; mille métiers, mille misères.

Une sorte d'homme-orchestre, doté d'un sens aigu de l'observation du quotidien et imprégné de justice. Un homme d'une sincérité arbitraire et sans concessions pour la connerie humaine, un sens inné pour l'équité où, dans son esprit, le faible et le persécuté ont droit à toute sa considération, son énergie et sa défense inconditionnelle.

Le Gala des vaches



Valsez saucisses

Le Menuet du haricot

Malade, sans argent, condamné à une quasi inactivité, chassé des hôpitaux où il passe, errant de sanatoriums, en maisons de santé, Paraz, amorce en 1947, l'écriture d'un journal qui va se transformer rapidement en des chroniques pamphlétaires où la défense de Louis-Ferdinand Céline deviendra le pivot de son écriture.

Le Gala des vaches est publié en 1948, suivi de *Valsez saucisses* en 1950 et, inachevé, *Le Menuet du haricot*, ne paraîtra qu'en 1958, après la mort de Paraz, en septembre 1957.

Paraz voue une admiration sans bornes à l'écrivain et ne s'en cache pas, il la crache à qui veut l'entendre, la développe avec passion et l'argumente avec la verve et l'originalité qui caractérise si bien son esprit libertaire. Ces trois livres sont avant tout un cri contre l'indifférence envers le sort de Céline et la haine généralisée qui l'accable. L'anarchisme de Paraz, son scepticisme à l'égard des institutions et sa grande sensibilité envers toutes les formes de malveillance le poussent dans les bras du proscrit afin de le tirer de la nuit.

Pendant toute la période d'exil, Paraz informe Céline de ce qui s'écrit et se raconte à son sujet, les commentaires, les rumeurs, les articles, les insultes des uns et des autres, les faussetés, les saletés, c'est lui qui l'alimente. Il sera le premier à l'informer de la parution de l'article de Sartre sur la question juive dans *Les Temps modernes* et sa phrase coupe-gorge... si Céline a collaboré c'est qu'il a été payé par les nazis... Sa réponse, *A l'agité du bocal*, proposé à la

NRF, est refusée par Paulhan parce que Sartre est déjà une vache sacrée et que cela pourrait nuire à Céline. Elle sera publiée pour la première fois dans *Le Gala des vaches*.

Avec son autorisation , Paraz utilise les lettres de Céline - plus de 350 lettres envoyées sur une période de dix ans, avec une grande intensité pendant l'exil danois.

... Pour Paraz, c'est une question de principe, tout au long de ces trois livres, il attaque férocement la " Résistance " au pouvoir, ces Français qui assassinent d'autres Français, sont pour lui inacceptables et transforment ces " héros " en vulgaires criminels. Il affirme, Il hurle à qui veut le lire, que les acteurs du grand nettoyage, ont beaucoup plus de cadavres sur la conscience que la Gestapo... les rafles contre les juifs sont comprises dans ses comptes.

Il s'attaque violemment aux nouveaux tortionnaires, qui règlent leurs comptes, éliminent pour occuper les bonnes places... contrôlent l'appareil judiciaire, censurent les journaux et les écrivains.

A sa parution *Le Gala des vaches* fait scandale. Comment en douter ? Du côté de Céline, plusieurs s'émeuvent et le mettent en garde des conséquences d'être le personnage principal d'un tel brûlot, du tort immense que ces écrits pourraient lui faire, le procès à venir et sa condition d'exilé qui pourrait bien s'éterniser. Les avertissements se succèdent et Céline doit se résigner. Il écrit à Paraz...

" Oh tu sais maintenant je crois qu'il faut arrêter la musique des lettres publiées. Jamais répéter rien. Là c'était fortuit, innocent de ma part, c'était bon. Maintenant ça serait du putanat - du truc - Commerce (...) Oh chiottes les Galas ! Epiceries Qu'ils se vendent ! J'en donne pas ici. Tout est compris de travers. N'envoie rien ! Voilà Dr Camus, Daragnès, Mikkelsen, outrés -, et Marie c'est sûr ! On est en pétard avec le monde ! Plus rien à faire. Tout est mal pris. A l'agonie on trouvera qu'on râle mal. " (Lettre du 7 décembre 1948).

En France, un travail de sape est également en marche, Céline doit disparaître de la mémoire collective, ses livres sont interdits, son statut d'écrivain est évacué, son éditeur assassiné, son nom diabolisé et associé aux pires monstruosités, l'appareil de propagande fonctionne à plein régime. L'idéal serait qu'il disparaisse physiquement, à tout le moins, qu'il ne revienne jamais en France. Les amis sont rares et se taisent, beaucoup ne sont guère en situation d'agir, eux-mêmes menacés par les épurateurs.

Seuls, deux veulent réagir : Pierre Monnier et Albert Paraz

Pierre Monnier

Albert Paraz

Va naître alors un malaise, une incompréhension...

Paraz n'a pas ménagé ses efforts et bousculé bien des gens dans sa défense de Céline mais la plupart des biographes de Céline minimisent son rôle, affirment même qu'il fut nuisible et passent rapidement sur l'intensité et l'importance de leurs relations, répétons-le, fortes de 350 lettres.

Existe un malaise certain envers Albert Paraz, une incompréhension, il est banalisé, perçu comme un inconscient, voire un opportuniste ne cherchant, à travers Céline, qu'à se donner de la visibilité, une notoriété lui permettant de vendre ses livres ; un énergumène, un fou sympathique, mais dangereux parce qu'incontrôlable.

Ainsi, à son retour en France en juillet 1951, Céline s'installe pour un temps, chez ses beaux-parents à Menton, qui n'est pas très éloigné de Vence où réside Paraz. On s'interrogera beaucoup sur ce rendez-vous manqué, cherchant à démontrer le peu d'intérêt et l'égoïsme de Céline en ne se rendant pas lui rendre visite.

La réalité est probablement plus complexe, Céline ne veut aucune publicité, il cherche l'anonymat ; *" persona non grata "*, il ne veut voir personne, surtout aucun journaliste, ne répondre à aucune question et on peut le comprendre. Dans *Le Menuet du haricot*, Paraz affirme que plusieurs journalistes, convaincus de la venue imminente de Céline à Vence, attendaient son arrivée, raison de plus pour ne pas tomber dans le piège. Il est des amitiés qu'il importe de protéger...

Le plus bel hommage à Albert Paraz quant à son amitié envers Céline se trouve sous la plume de Pierre Monnier dans son *Ferdinand furieux* :

" Quand on lit la correspondance échangée pendant tout l'exil, on imagine entre eux une solide amitié et une non moins solide complicité. Pourtant, personne parmi les autres amis de Céline, personne ne connaissez Paraz. Beaucoup s'en méfiaient sans la moindre raison, sans doute avec un peu de

jalousie...
(...) Tant de générosités, tant de violence, tant d'imprudence mises au service de sa cause paraissaient suspectes. Moi j'ai une conviction... Céline avait une certaine réserve à l'égard de ce preux dont l'attitude et les actes étaient sans rapport avec sa propre expérience des hommes... Mais il était trop clairvoyant, trop tendre aussi pour ne pas être au fond convaincu de la sincérité de Paraz. Pour ma part j'accorde à Paraz un total crédit. Il a été le seul avec Marcel Aymé à prendre des risques pour aider celui qu'il admirait et je ne doute pas de la profondeur des ses sentiments amicaux. J'ai tout de suite sympathisé avec Paraz, fraternel, courageux, insolent, et si talentueux. "
A sa mort, dans le journal *C'est-à-dire*, Céline salue ainsi la disparition de son compagnon d'exil, Albert Paraz :
" La mort apporte avec elle un grand bien : le Silence ! Eh, foutre, que ce n'est pas l'avis des survivants ! " Les grandes douleurs sont muettes ", j'entends une de ces bacchanales autour du pauvre Paraz qui me fait penser qu'elles sont là bien petites. Les anciens mobilisaient leurs pleureuses, maintenant, on les filme, on enregistre leurs clameurs. De quoi s'agit-il ? Sottise ? Hystérie ? Publicité ? au choix ! Si les morts pouvaient nous entendre, voudraient-ils entendre rien d'autre qu' " Au revoir ! à bientôt ! " Tout le reste est indécent. "
Probablement que Céline n'avait pas beaucoup d'affinités avec l'œuvre d'Albert Paraz, ils ne jouaient pas la même musique, ne dansaient pas avec la même légèreté, mais qu'importe, ils se rejoignaient par l'esprit du temps. Pour l'anarchiste, Céline représentait un modèle ; il représentait aussi une image parfaite de la victime, persécuté par ceux-là mêmes qui avaient combattu le nazisme au nom de la possibilité d'un monde meilleur et s'arrogeant le droit de vie et de mort, ce droit qui mène toujours aux pires abus.

Pierre Lalanne

Paraz s'attaque à la suffisance des hommes, à leurs mensonges, à leur hypocrisie et à leur lourdeur. En ce sens, ils se rejoignent et chacun, à leur manière, sont frères.
(Pierre Lalanne, L'Ombre de Louis-Ferdinand Céline, 2010, BC n° 317, mars 2010).

Les chroniques radiophoniques dans *Rivarol*

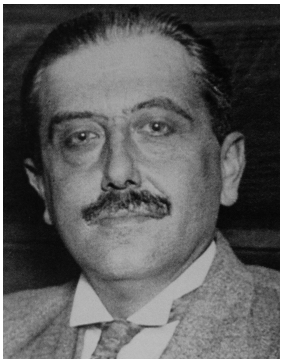
Paraz et Céline, Meudon, juin 1956

RIVAROL
"Quand les peuples cessent d'estimer, ils cessent d'obéir"
DE MOSCOU A MOSCOVITCH
DE GAULLE, PRINCE DU CRIME A CHANGE DE VISAGE...

L'hebdo *Rivarol*, juin 1951

La première chronique de radio d'Albert Paraz fut publiée dans *Rivarol* le 7 juin 1951. René Malliavin, directeur de la revue *Questions actuelles*, devenues *Ecrits de Paris* depuis janvier 47, venait de fonder l' " *hebdomadaire de l'Opposition nationale* ", qui devait servir de tribune à nombre de journalistes et écrivains " épurés ", de Maurice Gaït à André Thérive, en passant par Pierre Dominique, et, plus tard, Robert Poulet et Lucien Rebatet.
Curieuse rencontre, à première vue, que celle d'une équipe cataloguée " de droite ", sinon " fascisante ", et d'un romancier que ses œuvres antérieures classaient " à gauche ". Curieux voisinage que celui de Jean Madiran, catholique intégriste (comme on ne disait pas encore) et d'Albert Paraz, dont l'orthodoxie en matière religieuse ne fut jamais le trait dominant. A vrai dire, le paradoxe n'est qu'apparent. D'une part, Albert Paraz est revenu de ses illusions de jeunesse. D'autre part, il jouit, dans *Rivarol*, d'une totale liberté d'expression qui lui permet même de polémiquer, à l'occasion, avec d'autres rédacteurs. Ce fut le cas notamment lorsque Pierre-Antoine Cousteau se permit de porter un sévère jugement sur Céline qui avait accordé, sur les instances de Roger Nimier, une interview à *L'Express*.
(...) C'est cette liberté que Paraz apprécie avant tout. *" J'ai vu les rédacteurs de Rivarol les gens les plus sérieux que je connaisse "*. Mais surtout, *Rivarol* constitue la tribune idéale pour la défense de Céline, défense entreprise en 48 avec le *Gala des vaches* et poursuivie dans *Valsez saucisses*. La critique des émissions de radio n'est plus que prétexte à développements politiques ou doctrinaux, l'invective directe prend de plus en plus souvent le pas sur l'allusion. D'où l'avalanche des procès ou des menaces de procès. *Le Figaro* du 1er

février 53 qualifie Paraz d' "*abominable et ignominieux* ". *Le Canard enchaîné* du 20 octobre 54 s'en prend lui aussi à "*M. Albert Paraznoïaque* "pour conclure " *ce parazite relève tout au plus du flictox* ". *France-soir, Le Provençal*, puis *L'Express* saisiront la justice.
(...) Témoignages sur le talent du pamphlétaire, l'un des plus virulents qui soient, tonitruant, injuste, aussi constant dans ses aversions que dans ses amitiés. Claudel, Camus, Sartre, Mauriac, Salacrou, Roger Stéphane, Françoise Giroud, André Gillois sont parmi ses têtes de turcs favorites. A l'inverse, et outre Céline qu'il révère, il loue volontiers son ami d'enfance le maréchal Juin, Bernanos, Jean Vitold (le Plissine des *Repues franches*), l'historienne et productrice de radio Denise Centore, qui entretient avec lui une correspondance fournie, ou encore Lucien Rebatet, l'auteur d'un admirable roman, *Les deux étendards*.
(Jacques Aboucaya, dans le BC n° 163, avril 1996).



Georges Bernanos

Ce que vous écrivez m'émeut toujours d'une espèce de mouvement d'amitié douloureuse, comme si je vous voyais souffrir d'une certaine manière et dans un certain lieu où je ne puis vous aider autant que je le voudrais.
En reprenant par hasard votre *Lac des songes*, hier soir j'ai eu ce même serrement de coeur. (...) Vous avez parfaitement raison de noter toutes ces petites impostures, elles font comprendre les grandes et ne sont pas les moins féroces...

(Lettre de Georges Bernanos à Paraz, 26 juillet 1946)

ILS ONT ECRIT...

Robert Poulet

Bitru ou les vertus capitales avait remporté un gros succès. *Remous, Une fille du tonnerre, Pétrouchka* avaient de quoi divertir intelligemment autant de lecteurs que le plus allègre Prix Goncourt. Ce n'en fut pas moins le silence.
Paraz aurait très bien écrit s'il avait voulu ; en outre, il avait du cœur et de l'esprit. Un côté gentiment égrillard, pour les amateurs. Toutes ces grâces s'étaient flétries prétendument. Pour la seule raison que le romancier entendait proclamer, dès 1945, ce que les deux hémisphères poseraient en fait quinze ans plus tard.
Savez-vous que maintenant pour l'ensemble du monde, il paraît une étude sur Céline *chaque semaine* ?
Si Albert Paraz s'était occupé de ses seuls ouvrages et s'était librement abandonné à sa seule imagination, il aurait vécu plantureusement, sa tuberculose militaire mise à part. En l'observant j'ai compris que le sentiment dominant du pamphlétaire c'est la générosité.
Quand je causais avec le solitaire-très-entouré de Vence, il me semblait pousser successivement des portes battantes, comme dans les coulisses du Cirque d'Hiver. A la fin il n'y avait plus de porte, Paraz cessait de rouler des superlatifs et de prendre des raccourcis dans la phrase. Il souriait, il était fatigué. C'était un enfant. Je

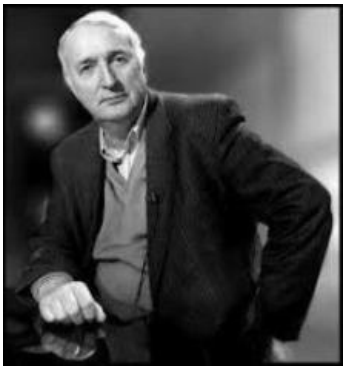
Jean Mabire

Albert Paraz est curieusement absent de la plupart des Histoires de la littérature française contemporaine et le *Dictionnaire des auteurs* de la collection " Bouquins " l'ignore.
On ne passe pas sans scandale, en une dizaine d'années d'une œuvre romanesque aux franges du surréalisme à savoir *Bitru*, à ce qu'il faut bien appeler de la littérature populaire avec couverture ornées de " pin-up " aux formes généreuses et aux couleurs criardes.
Là où Paraz a singulièrement aggravé son cas, c'est qu'il est resté indéfectiblement fidèle à ses idées anarchistes de jeunesse, refusant de renier son amitié avec Louis-Ferdinand Céline aux jours les plus brûlants de l'épuration. Lui qui n'avait pas écrit une ligne favorable à la politique de collaboration pendant la guerre, devint, le conflit terminé un adversaire résolu de la Résistance en général et du général de Gaulle en particulier.
Après avoir été le seul soldat gazé pendant la " drôle de guerre ", tuberculeux au premier degré, il traîna d'hôpital en sanatorium, sans rien perdre bien au contraire, de sa truculence et d'un non-conformisme absolu.
Il fut, en des temps difficiles, chroniqueur à *Rivarol*, dont il ne partageait certes pas toutes les opinions, mais où il dénonçait avec

l'aurais poussé, il serait tombé à la renverse, cet athlète, cet hercule, dix fois blessé à l'intérieur. (...) Seulement, il s'était buté à Ferdinand qui lui avait bouché tout autre destinée. Ainsi la France perdait-elle un excellent amuseur, de bonne qualité littéraire. Mais peut-être devons-nous Céline à Paraz.
(Robert Poulet, BC n° 163, avril 1996),

une hargne salutaire, le rôle destructeur de la radio. Le règne de la télévision lui eut certes inspiré des chroniques vengeresses.
Mais il est mort trop tôt, beaucoup trop tôt, laissant le souvenir d'un grand paillard vociférateur.
(Jean Mabire, BC n° 163, avril 1996)

[...] Il m'a semblé que Ferdinand ne croyait pas au merveilleux cadeau que constituait le combat insensé mené par Albert du fond de son sana. Tant de générosité, tant de violence, tant d'imprudence mises au service de sa cause lui paraissaient peut-être suspectes... Il est vrai que certains amis mettaient Céline en garde... Le Docteur Camus... et même Daragnès qui m'avait dit : *"Qui est-ce, ce Paraz ? "*, et on sentait bien derrière toutes ses remarques... *"Il essaie de se faire de la publicité sur le nom de Céline... Il se colle à lui pour vendre ses livres..."* Seul Marcel Aymé, qui le connaissait bien, en parlait avec sympathie.
Enfin un jour, après mille tentatives, il avait obtenu de ses médecins l'autorisation de venir à Paris. De la maison où nous nous trouvions réunis, nous avons vu Paraz apparaître à la grille de son jardin. Il avançait à très petits pas, appuyé au bras d'une amie. Son visage rayonnait. Il était encore très beau malgré la maladie, et quel sourire de bonheur sur ce visage que la tuberculose n'avait pas réussi à abîmer.
Céline aussi paraissait heureux. Ils sont restés ensemble tout l'après-midi, il y a des photos de cette rencontre...
Je pense que Paraz connut ce jour-là un de ses plus grands bonheurs.
(Pierre Monnier, Ferdinand furieux, 1979)



Alphonse Boudard

Marcel Aymé

Au printemps 1957 Albert Paraz ne sait pas qu'il vit sa dernière année. Malgré ses problèmes de santé il monte à Paris rencontrer Céline et assister à un procès qui à la suite de l'un des ses articles oppose *Rivarol* à *L'Express*.
Dans *Rivarol* du 28 mars 57, il évoque une escapade " chez Lipp " aux côtés d'un compagnon, " un truand, amateur de prix littéraires, Alphonse Boudard. (il a reçu en 1995, pour *Mourir d'enfance* le Grand prix du roman de L'Académie française).
Ce qui fait rire l'écrivain qui maintenant collectionne succès et prix littéraires et qui rectifie : *"Cela ne s'est pas passé ainsi. Mais il est vrai que je connaissais bien Paraz et*

Albert Paraz, quand je l'ai connu, il y a plus de quinze ans, était un grand et solide garçon, apparemment plein de santé, que j'ai pris longtemps pour un malade imaginaire.
Il était difficile de retenir un sourire d'incrédulité en entendant cet athlète parler de son affection pulmonaire avec le sérieux qu'il apportait en toutes choses. Ce n'est que lorsqu'il s'est installé à Vence et qu'il m'a entretenu, dans une lettre, de son passage à l'Hôtel-Dieu (voir *Le Gala des vaches*) que j'ai été enfin convaincu.
Après l'avoir vu là-bas, j'étais d'ailleurs plein d'espoir et je crois que lui-même, quoique sachant précisément à quoi s'en tenir quant à la gravité de

comme il se déplaçait difficilement, je l'ai trimbalé en voiture à travers Paris et chez Céline. "

Je lui demande comment il a connu Paraz. Par ses lectures en prison ? Et aussi... par la tuberculose. *"J'étais en sana et je lui ai écrit parce qu'il vantait un vaccin antituberculeux à base de sang de tortue (!), inventé paraît-il par le docteur Friedmann, un médecin juif allemand qui d'après Paraz avait soigné et guéri Hitler. Celui-ci l'avait laisser quitter l'Allemagne ".* Vrai ? Faux ? Une histoire à la Paraz...

[...] *"J'ai une dette envers lui... Il m'a fait écrire et il était très exigeant. C'était un très beau type " à la Curd Jurgens ", très drôle, charmant, plein d'idées et de réparties, gentil contrairement à l'image que l'on peut se faire de lui à travers ses pamphlets ou les chroniques radio. "*

(Entretien avec Jean-Paul Angelelli, 27 septembre 1995, in BC n° 163, avril 1996)

son cas, espérait aussi.

Ce qui me touchait le plus chez lui, c'était une espèce d'anxiété et d'avidité de la vérité, qui le tenait même aux moments les plus détendus de la conversation. Malgré les ménagements auxquels l'obligeait la maladie, il prenait le temps de se documenter sur une foule de sujets et de procéder à des vérifications et des recoupements.

Il s'était fait une règle de dire librement ce qu'il pensait et aussi bien de l'écrire.

Ses chroniques étaient pour ceux qui les lisaient un solide réconfort, car c'en est un de savoir qu'il existe des êtres tels que Paraz, honnêtes et libres.

Pour moi, j'ai perdu un ami qui avait ma confiance et mon admiration.

(Marcel Aymé, 1957, BC n° 163, avril 1996)

UNE DE SES NOMBREUSES CHRONIQUES

" Il reste quelques rares émissions sérieuses, isolées dans un océan, 20 minutes sur 80 heures, beaucoup moins d'1 %. Par exemple lundi à 21 heures, un quart d'heure de Sacha Guitry. Les critiques radiophoniques n'ont rien trouvé à redire. L'un d'eux s'est même écrié : *" Il avait donc tant de talent que ça ! "* Nous n'avons pas été invités à nous joindre à ce concert de louanges. Rappelons seulement que nous avons dit bien souvent ici qu'il était grotesque de tenir Sacha Guitry éloigné des ondes. Il a fallu neuf ans à la haine pour désarmer. Neuf ans, c'est énorme, ça permet aux médiocres de se creuser une place et presque de se faire une gloire d'accueilir ceux qu'ils n'ont pas réussi à tuer.

On avait cette semaine Giono, Montherlant, il faut tout de même dire et redire qu'ils figuraient tous, en 44, sur une liste noire de proscription, signée en tête par Mauriac et Duhamel.

Il n'en reste plus qu'un, qui sera le dernier à venir à la radio, parce qu'il est, bien entendu, le plus grand, Louis-Ferdinand Céline.

Je me suis amusé de fignoler une petite adaptation d'une partie du *Voyage*, seulement Bardamu en Afrique, rien que pour voir leur tête, aux gens du comité de lecture de la radio. Ils n'en dorment pas. Ils se rendent compte que s'ils acceptent, ça écrasera tout, alors ils commencent déjà à beugler de détresse, que ce n'est pas possible, que les programmes sont pleins comme un œuf.

Mais il a le temps, Céline ! "

(" Etre intelligent, c'est défier la radio, ramassis d'imbéciles ", 31 octobre 1953).

(Bulletin célinien n° 163, avril 1996).

PARUTION

D'un château l'autre

2 CD MP 3

lu par

Denis Podalydès

Louis-Ferdinand Céline

Gallimard - Ecoutez Lire - 24 juin 2021

Littérature générale

21,90 Euros CD AUDIO

mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

Se désinscrire

Envoyé par sendinblue